

Femmes créatrices : comment déjouer les assignations

ISABELLE DUMONT

Entretien (sur fond de chants de canari) avec la philosophe Vinciane Despret

En 2011, Vinciane Despret, philosophe des sciences à l'ULg et Isabelle Stengers, philosophe des sciences à l'ULB, publiaient *Les Faiseuses d'histoires. Que font les femmes à la pensée?*, résultant d'un questionnement sur leur parcours et leur place au sein de l'université. Les perplexités, réflexions, résistances et propositions soulevées par cette question – et relayées par d'autres femmes – m'ont semblé pouvoir éclairer *ce que les femmes font à l'art*. Vinciane Despret a bien voulu m'accorder un entretien à ce sujet, à partir d'expériences créatrices croisées entre son domaine de recherche et celui des arts de la scène.

ID Chère Vinciane, quand on demande aux créatrices si elles créent en tant que femmes, la question suscite souvent des réticences : elles ne veulent pas être réduites à leur genre, elles sont d'abord artistes... La même controverse semble exister chez les chercheuses en sciences.

VD Oui, certaines ont revendiqué une science féminine, c'est-à-dire une science moins dans la maîtrise, plus attentive aux faits, plus suspicieuse à l'égard des théories trop générales. Mais d'autres ont réagi en disant que c'était la palme toute préparée pour le martyr puisque la science s'était constituée contre ces modèles « féminins ». Ces scientifiques-là se sont donc positionnées en affirmant que leur pratique différente n'avait rien à voir avec le fait d'être femme, mais avait à voir avec des raisons historiques, contextuelles. « Nous avons produit un meilleur savoir parce que nous sommes restées plus longtemps sur le terrain, mais si nous l'avons fait c'est parce que nous n'avons que des bourses et pas de postes à l'université ! » D'autres ont pris une troisième voie en se demandant ce que serait une science féministe, donc une science qui ne serait assignée ni à l'un ni à l'autre sexe, simplement méfiante à l'égard des manifestations du pouvoir et de l'idéologie qui imprègnent les théories et les pratiques, y compris le pouvoir que le scientifique s'arroge de devenir juge et maître de la nature.

On pourrait translater ces positions du côté des autrices : est-ce qu'une autrice est un auteur au féminin ? Dangereuse affirmation qui signifie que l'auteur serait le neutre, la norme, l'étalon dont l'autrice ne serait qu'une variation. Dire « nous écrivons comme les hommes » me semble aussi difficile à tenir, parce que ce n'est pas vrai, et quand bien même ce le serait, c'est un choix que les autrices font.

Comment la revendication du statut d'autrice peut-elle être autre chose qu'une assignation identitaire ou la reconnaissance d'une manière d'être ? Comment peut-elle être plutôt une incitation à d'autres formes de créativité, un programme ouvert autant aux hommes qu'aux femmes ? Dès lors, que voudrait dire non pas « être autrice » mais « devenir autrice » ? Prend-on des qualités féminines ou prend-on des qualités dont on ne définit pas qu'elles sont féminines mais simplement des qualités autres ? On est très proche de la voie féministe en procédant comme ça, puisque la voie féministe est une voie qui rejoue les catégories, qui les brouille, les trouble, les pervertit éventuellement... car répondre de manière symétrique à une assignation de catégories, ce n'est pas déstabiliser les catégories, c'est les sanctionner et donc les pérenniser.

ID « Création, créativité » sont des mots très présents dans ta pensée et ta pratique philosophique et scientifique. Te définirais-tu comme une « femme créatrice » ?

VD Dans mon dernier livre, *Au bonheur des morts*¹, j'ai développé une écriture littéraire et performatrice qui refuse tout statut d'explication, mais qui déplie des histoires, des hypothèses, et s'aligne le plus fidèlement possible à la manière dont les gens entrent en contact avec les morts. Comment les gens entrent-ils en contact avec les morts ? Par des régimes de sensibilité et de signes qui ne sont pas explicatifs... Et bien, je me suis mise dans la posture de répondre aux signes pour écrire. À la manière de l'artiste Sophie Calle, j'ai suivi pendant un an jour pour jour tous les conseils qu'on me donnait : « Lis tel bouquin, va voir ce thanatopracteur, regarde la série *Six Feet under*, etc. » Ça voulait dire me mettre en état d'obéissance à l'égard des événements, accepter de perdre la maîtrise de ce qui m'arrivait – ce qui correspond exactement à ce qui arrive aux gens quand un mort les interpelle : ils ne savent pas qui a la maîtrise de la situation et ils l'acceptent.

¹ Éd. La Découverte.
Le livre a reçu le premier
prix des Rencontres
Philosophiques de Monaco.



Vinciane Despret dans *SMATCH3 – Même si vous tremblez de peur, introduisez votre tête avec calme*, concept Dominique Roodthoof, création décembre 2013 au Manège. Mons. Photo Alice Piemme.

Ça voulait dire aussi repérer les signes, par exemple deux mails arrivant le même jour, de la part de gens qui ne se connaissaient pas, mais où je percevais un point de connexion à chercher...

Cette expérimentation a été menée non pas pour le plaisir du jeu ou pour explorer des manières de faire artistiques mais parce que je sentais que, pour bien traiter un objet aussi délicat, aussi irrationnel, dans le milieu toxique qui est le nôtre, susceptible d'attirer des jugements de toutes sortes, c'était la seule forme par laquelle je pouvais espérer être la plus proche possible de mes objets, sans parler de choses personnelles – ce qui est aussi une façon de faire, et que tout le monde peut faire d'ailleurs, mais en tant que philosophe, ce n'était pas mon approche. Ça m'a obligée à transgresser les règles disciplinaires, à renoncer aux méthodes habituelles – références, explications, etc. C'était une forme de créativité...

ID Est-ce que c'était une manière féminine de faire ?

VD Cette attention à ne pas affaiblir mes objets, à les soigner et les protéger du mieux que je peux, je pense qu'elle est liée au fait d'être une femme, parce que je suis dans une condition socio-historique particulière, influencée par le féminisme, et donc héritière d'une tradition attentive à toute manifestation de violence, d'exclusion, de mise au silence, de disqualification à l'égard de ceux qui ne peuvent pas se défendre, de danger d'être traitée par des diagnostics psychopathologiques comme l'hystérie, etc. Les gens qui parlent avec leurs morts sont des gens en danger de stigmatisation, de traitement d'irrationalité, qui se sentent très seuls et ont très peu d'ouverture dans l'espace public pour parler de la joie et de la perplexité que peuvent leur apporter cette expérience. Le fait de travailler avec eux pourrait produire ce type de rapports de pouvoir, mais en tant que femme héritière du féminisme, je pense avoir veillé à ne pas les induire.



Dominique Roodthoof
dans *SMATCH3*, 2013.
Photo Alice Piemme.

ID Dans une conférence que tu as donnée sur le sujet, tu as expérimenté un processus performatif très concret en faisant du crochet – activité manuelle typiquement féminine! – durant ton exposé... Pourquoi?

VD Comme je me privais des ressources de l'explication et de tous les outils avec lesquels j'avais été formée, j'allais devoir faire avec mes mains ce que mon cerveau n'arrivait pas encore à bien faire, c'est-à-dire des chaînettes (je n'ai jamais crocheté autre chose!) que j'accroche les unes aux autres pour former des sortes de toiles avec de grands trous. C'était une façon de dire aux gens: «Voilà ce que je suis en train de fabriquer, suivez-moi là-dedans». C'était aussi une façon de m'obliger à ralentir mon processus de pensée et de me dire: «Tu dois faire avec ta tête des chaînettes comme tu les fais avec tes mains». C'était donc une discipline: j'ai fait des chaînettes pendant un mois pour me préparer à cette conférence! Or, on ne peut pas écrire quand on crochète, on doit déposer son ouvrage, etc. C'est une façon de mettre son corps dans une activité qui contraint le cerveau à sortir de ses routines habituelles. En plus, j'ai toujours haï le crochet et tous ces travaux féminins! Dès sept-huit ans, je me rendais déjà compte qu'être une femme n'était pas un cadeau, parce que j'étais assignée à ces activités manuelles que je détestais, parce que je n'étais pas élevée comme mon frère... Reprendre le crochet, c'était dégager cette activité de son assignation identitaire pour la transformer en autre chose et retrouver du plaisir à faire des choses de mes mains hors de toute assignation.

Écrire ce livre, c'était aussi aller chercher dans les modes de création ce que mes outils ne me permettaient pas de faire. Si je l'ai fait en tant que femme, c'est notamment parce que des femmes l'avaient fait avant moi... Je pense à Barbara Cassin, philosophe et helléniste qui s'est intéressée aux robes d'Hélène de Troie. Qu'une chercheuse aussi brillante, aussi talentueuse, fasse ce pas de côté en n'ayant non seulement aucune crainte d'être assignée du côté des femmes «et leurs loques» mais en revendiquant la nécessité d'une telle approche pour nourrir ses exercices de traduction et de philosophie, et mieux comprendre les effets du langage qui façonnent l'être ou la beauté, c'était un exemple à suivre pour moi. Isabelle Stengers, de son côté, m'a rendue extrêmement attentive à la toxicité des milieux hostiles créés par les sciences humaines.

J'ajouterais que les questions de prestige ou d'autorité intellectuelle me sont suffisamment indifférentes pour me permettre de perdre la maîtrise sur la conduite de ma recherche et de suivre clairement quelqu'un à qui je laisse le primat de l'autorité de ce que je suis en train de faire. Je pense que les femmes sont mieux préparées à ça en ayant vécu pendant des années dans des disqualifications. On s'amuse beaucoup mieux en jouant avec nos objets qu'en essayant d'être l'auteur de grandes œuvres!

ID Est-ce pour ça que tu ne crains pas de faire le chien et te mettre à grogner dans les «conférences dérapantes» que tu concoctes avec l'acteur Cyril Casmèze et la metteuse en scène Jade Duviquet de la Compagnie du Singe Debout?

VD Tout ce qui peut faire dérapage une conférence me plaît parce que la dimension pédagogique « je vais vous apprendre des tas de choses » me pèse de plus en plus. Je cherche donc des lignes de fuite, et quand Cyril et Jade – que je connais depuis des années – sont venus avec cette idée de dérapage, j’ai tenté l’expérience. Au Musée de la chasse et de la nature à Paris, ça a dérapé dans tous les sens : non seulement Cyril mimait toutes sortes d’animaux de façon extraordinaire, mais on faisait participer les spectateurs en leur soumettant différentes hypothèses scientifiques auxquelles réagir, et ils en ont proposé certaines auxquelles on n’avait pas songé... Plein de surprises, donc, et c’est ça qui m’intéresse : comment ouvrir suffisamment le dispositif pour permettre à l’inattendu d’advenir.

ID Et c’est à nouveau introduire la dimension du corps dans un dispositif intellectuel...

VD En effet. J’ai aussi collaboré avec l’Association Arsène qui pratique de « l’art tangent » complètement déjanté, pour le cinquième volet de leur série théâtrale autour de l’autobiographie et de l’autofiction : *Nous ne pouvons connaître le goût de l’ananas par le récit des voyageurs*, présenté aux Subsistances à Lyon en novembre dernier. Là je jouais, carrément, toujours avec l’idée de faire bouger les concepts dans d’autres domaines que ceux qui leur sont habituels, de trouver des formes de liberté d’expression et de production qui permettent de *faire* les choses plutôt que de les *dire*. Faire du théâtre, c’est se donner cette liberté-là, c’est rendre perceptibles certaines dimensions qui prendraient beaucoup de temps à être expliquées. C’est aussi jouer avec la fiction et la réalité, ce qui est très déstabilisant pour le public quand il s’agit de la parole académique ! Mais c’est un jeu intéressant qui montre à quel point la science peut avoir des dimensions de fabulation et de fictionalisation – non pas que ce que font les scientifiques soit faux, mais la science n’est pas un miroir du réel, elle relève aussi de processus de création.

ID Dans les arts de la scène, as-tu des connivences avec certaines artistes femmes ? Je pense par exemple à Dominique Roodthoof, une amie de longue date qui te sollicite comme interlocutrice philosophe pour son travail. Tu intervies d’ailleurs en vidéo dans le premier et le troisième volet de son triptyque *SMATCH*...

Tout ce que j’ai pu voir du processus créatif de Dominique, ce sont des marmites qui bouillonnent : elle fabrique des bouillons de culture et se laisse imprégner par eux. C’est un mode très différent du mode académique ! C’est ça qui m’intéresse dans ce type de production : on laisse advenir, en faisant confiance tout en sachant que ça pourrait rater. Et on est très surpris du résultat parce que quelque chose sort, de l’ordre d’une idée, d’une situation, d’une image... Une autre particularité de son travail est qu’il est sous-tendu par une révolte à l’égard du pessimisme, de la fermeture des possibles, de l’impuissance. Elle se pose chaque fois la question : « Qu’est-ce que ça va changer dans le monde ? » Évidemment, ça change quelque chose, de refuser le désespoir dans lequel on essaie de nous plonger et de chercher des lieux où il y a encore de la vitalité. Mais beaucoup d’hommes et de créateurs veulent aussi changer le monde ! Y aurait-il alors une manière singulière que les femmes chériraient pour changer le monde ? Ce serait une question intéressante à poser aux créatrices...

ID Il y a aussi dans la manière qu’a Dominique Roodthoof de mener le travail d’équipe – je parle d’expérience puisque j’ai collaboré avec elle sur *SMATCH3* – un souci de ne pas être dans les rapports de pouvoir, d’être dans la connexion plutôt que l’opposition, de sortir du binarisme, de chercher le « meilleur possible » plutôt que le « bon », le « vrai » – pour reprendre quelques-uns des concepts développés dans *Les Faiseuses d’histoires*...

VD Oui, mais est-ce que c’est féminin ? Je n’en suis pas persuadée. Que les femmes se soient senties en affinité avec ces manières de faire et d’être, qu’elles se les soient appropriées, c’est possible, mais de nouveau, non pas en raison de leur genre féminin, mais en raison de situations historiques particulières qui sont notamment liées à la contestation féministe des dichotomies, du « ou... ou » : homme ou femme, actif ou passif, raison ou émotion, culture ou nature (qui entraîne d’autres dichotomies : sauvage ou civilisé, animal ou humain...), contestation héritée des pratiques politiques féministes. Donc, que Dominique puisse être particulièrement sensible à ces dichotomies, en donne une lecture qui les rende plus perceptibles et manifeste la volonté d’y échapper est peut-être un héritage féminin du féminisme... mais je n’irais pas au-delà de ça.